

Témoignage d'Anne Créquer

«Peu de choses à dire sur mes débuts dans la résistance. Le commandant Paul Le Roch m'a admise dans son groupe au titre de combattante, ce dont je suis ravie. Infirmière, je veux bien l'être à l'occasion, mais seulement en cas de nécessité. Agent de liaison, pour le moment il n'y en a pas besoin. J'aurai tout de même l'occasion de rendre ce service quelquefois, à Rennes entre autres, où je prendrai contact avec l'abbé Philippe (Phélips ?] de Paris, puis avec Germain Nicolas. Des armes à transporter, des parachutages à préparer. Des cachettes à prévoir. Toutes choses courantes à l'époque dans un groupe restreint. Attente du débarquement. Départ le 8 juin 1944 sac au dos pour La Garoula où je rejoins Le Roch et la section de Ploërmel.

Apprentissage de la vie de campagne.

Au bout de quelques jours, ordre de rejoindre Saint-Marcel et le bataillon Caro auquel nous appartenons. Quelques livraisons sans grand intérêt.

Pourquoi au bout de vingt ans ou presque rompre le silence, pourquoi détruire ma légende, ce que je risque beaucoup. Je sais ce que je perds : toutes les illusions que l'on s'est fait sur mon compte. Ceux qui auront vécu cette magnifique aventure auprès de moi, ou ceux qui le prétendent, admettront-ils que ce n'était pas moi ?

Qui croire ? Cet abbé qui m'a vue à Saint-Marcel, mitraillette en main, grenades à la ceinture, lui avouer que j'avais peur alors que j'allais me rendre compte de ce qui se passait.

Je ne me rappelle ni de l'avoir rencontré ni de lui avoir parlé. Mais ce dont je me souviens, c'est que je n'avais pas de mitraillette, mais un revolver, ni aucune espèce de grenade. Lui est catégorique, alors ?

Et puis celui qui a reconnu mon corps après l'attaque des paras de Pierre Marianne à Kerihuel à Plumelec. Il m'a enterrée avec le groupe des fusillés. Lui aussi était formel.

Dois-je mentionner cet autre para qui n'a pas pu me délivrer parce que j'étais trop éloignée lorsque les Allemands m'emmenaient. Il m'a bien reconnue (j'étais déjà en prison depuis la veille et pas du tout dans le coin nommé). Qui se trompe ? Est-ce eux ou moi ?

Pourtant il me faut répondre aux différentes demandes de Henri Deplante et de Marie-Claire Chamming's. Ne serait-ce que pour rendre témoignage de ce que j'ai vu. Pour que l'action des résistants et des paras ne soit pas oubliée. Quand je suis la seule, dans certains cas à pouvoir le faire.

Il aurait fallu tenir un journal. Mais en aurait-on eu le temps, c'eût été dangereux pour tant et tant de personnes. Or la chose qui comptait, c'est l'efficacité. Vue à vingt ans de distance, cette notion est toute relative. Pour parler de tous ces événements, les faire revivre, il faudrait retrouver la Foi de ces journées-là ; être animé du même esprit. Le peut-on quand la suite des événements, la vie se sont chargés de remettre toutes choses à leur juste place. Les passions se sont apaisées bien sûr, mais les événements de ces temps-là ont été dépassés par d'autres.

18 juin 1944. Saint-Marcel. Amertume de la retraite sans combat. Le bataillon FFI de Caro dont j'étais n'a pas été engagé. Il était en réserve et ordre a été donné de se replier vers 10h ou 11 h le soir. Pas facile de se maintenir là, seule femme, alors que toutes ont été évacuées les unes après les autres. Il se trouve toujours quelqu'un qui ne me connaît pas pour me faire savoir que ce n'est pas ma place, que je gêne, etc.

Heureusement mes camarades FFI et affectés au bataillon me soutiennent et approuvent ma présence. Marche dans le noir ; les oreilles bourdonnantes de bruits divers de la bataille. Direction, je n'en sais rien. Je suis en arrière-garde. Et cette arrière-garde est seule. Impossible de retrouver le reste du bataillon –une trentaine d'hommes à 3h du matin sans guide, sans ordres, avec un chef de bataillon dépassé par les événements. Halte dans un champ, discussions, et puis le chef de section a une idée de génie pour regonfler le moral de ses hommes. Et parce qu'une femme, n'est-ce pas, risque moins. Il me demande si je ne pourrais pas essayer de retrouver tout ou partie du groupe. Enfin du travail après cette pénible retraite.

J'ai droit à une bicyclette et rendu une mitraillette. Que n'aurais-je fait pour l'avoir à l'abri derrière. Je patrouille sans succès sur les routes de Lizio. Ce n'est que le matin que nous saurons par les gars du pays [sous-entendu sans doute les morts et les exactions allemandes. Suite peu lisible, sans doute : Serons en

pleur pour rejoindre le groupe près de Josselin]. Nous avons tous les renseignements voulus. Les gens n'ont guère dormi avec des hommes tout prêts à nous aider. Je repars. Et puis Caro retrouvé, il faut prendre contact avec l'état-major du côté de Callac. Et c'est à nouveau le départ à vélo sous la pluie.

Dans toutes les fermes, sur les chemins, des hommes fatigués, barbus, sales. Les gars de Saint-Marcel qui ne savent que faire, en attendant de se planquer.

Callac ! Inoubliable souvenir de cette arrivée. Un bois, de la pluie. Partout des groupes d'hommes, FFI, paras, trempés, affamés, croulant de fatigue, de sommeil.

D'Etat-major, point. Ordre a été donné de se disperser jusqu'à nouvel ordre. Ceux qui peuvent rentrent chez eux. Les autres trouveront asile dans les fermes, les bois.

Et puis quelqu'un me suggère de m'adresser à Pierre Marienne. Ce nom hier qui courait de bouche en bouche, dont une journée avait suffi pour créer la légende. Le rencontrer ? Que n'aurais-je fait pour cela ! Et je l'ai vu. Non pas enrubanné de soie blanche de parachute comme la veille pendant la bataille, mais de la soie kaki à la corsaire pour masquer sa blessure. Il dominait les autres officiers para groupés autour de lui. Tableau inoubliable.

Mise au courant de la situation pas brillante. Pas de nouvelles de Morice ni de Bourgoin. Ordre de dispersion confirmé pour les FFI. Liaisons plus tard, lui se chargeant de grouper quelques paras du côté de Plumelec et de garder les liaisons avec les autres. A tout hasard, je donne une adresse où il serait possible de me contacter. Richard Skinner l'apprend par coeur pour la déchirer aussitôt. Deux carrés de chocolat sont les bienvenus, mais je me rappelle brusquement que je n'ai rien dans l'estomac depuis 24 heures. C'est peut-être pour cela que dans les oreilles le bruit de la bataille d'hier ne me quitte pas et que je crois toujours entendre des balles siffler. Il fait nuit ou presque.

Pas de Caro ni de Varnier là où je les avais laissés, mais à l'entrée du champ, une lettre perdue et fort compromettante pour différentes personnes citées. Je la déchire.

A défaut de FFI, rencontre de paras à qui je signale le rassemblement Marienne. Puis Le Roch dans une ferme qui me conseille en attendant que la bagarre reprenne, de travailler avec les paras, tout en gardant contact avec lui.

Ce n'est pas à Plumelec mais à Lilléran que je rencontre Marienne de nouveau, et ceci grâce aux empreintes de chaussures spéciales aux paras. Ces empreintes m'avaient permis d'identifier d'autres paras camouflés en paysans. On a beaucoup parlé du courage des combattants, de celui des agents de liaison, mais moi je m'incline devant cette femme, enceinte de 7 à 8 mois, la soeur de Guimard qui, tout en essayant de tenir sa ferme, héberge je ne sais combien de para, de FFI, leur procure de la nourriture, les repas à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, leur abandonne son lit. Elle est enceinte, elle admire leur héroïsme, lorsqu'elle-même, après notre départ –elle le sait– risque de brûler avec sa ferme, car si nous décrochons, elle ne nous suivra pas.

Certains contacts ont repris entre SAS et les regroupements commencent. Les radios émettent sans arrêt au risque de se faire repérer. Des armes sont entassées là. Mais ça ne peut pas durer. D'ailleurs la ferme est dans un cul-de-sac et en cas d'attaque le repli est difficile. Il faut décrocher. Là, je me heurte à une opposition formelle de Marienne et de Martin pour avoir une arme (en dehors du 6/35 que je garde précieusement sans en parler). Sous prétexte qu'il n'y en a pas assez pour les hommes. Mais la raison est qu'ils ne veulent pas les femmes à la bagarre. C'est une affaire d'hommes, plusieurs fois dans les jours qui suivront, je devrai me heurter aux mêmes difficultés.

D'accord pour que les femmes assurent les liaisons, ils reconnaissent le risque, mais le combat, non.

Grâce à un des paras qui n'a pas les mêmes scrupules, je réussis à choisir une mitraillette dans les armes abandonnées provisoirement et devant le fait accompli, l'un et l'autre s'inclinent. Il me faudra du temps pour être intégrée à titre de camarade comme je le suis d'emblée dans n'importe quel autre groupe. Ici, je reste une femme et une femme c'est encombrant. Ailleurs, je suis traitée sur un pied d'égalité. Si je suis accueillie avec joie à chaque liaison, je n'ai pas droit à des égards particuliers. Mais en contrepartie, il y a un travail passionnant à faire ici, que je ne retrouverai pas ailleurs. Les autres ne peuvent m'offrir que des liaisons intermittentes, alors je m'accroche.

C'est à la ferme du Quénelec que Marienne et son groupe s'installent après un passage dans une autre ferme

où je le trouverai avec le commandant André, un Anglais, qui me reconnaît, moi pas, pour nous être rencontrés quelques mois plus tôt dans une bijouterie du Guer, où il se trouvait. A l'époque mon arrivée dans la boutique avait jeté un froid. L'uniforme des Centres de jeunesse n'était pas fait pour leur inspirer confiance et des arrestations venaient d'avoir lieu dans le coin !

Combien de jours au Quénelec ? 10 ou 15 ? Mais là a été le point de rassemblement principal. Le fermier Alexandre, un brave homme, tout content d'héberger des gars au début, trouve que les va et vient sont dangereux, et s'inquiète – à juste titre, mais peut-on en tenir compte – de ce qui risque de lui arriver ? Il connaît les arrestations des autres, les tortures de ceux qui, comme lui, se sont montrés accueillants pour les terroristes.

Les liaisons s'amplifient. D'abord contact avec Bourgoïn et Morice. Après le compte-rendu d'activités de Marienne sur ses activités, à savoir le regroupement des paras en vue de la reprise des hostilités, Bourgoïn lui passe le commandement momentané puisque lui-même est trop facilement repérable à cause de son bras manquant. Londres approuve et annonce la promotion de Marienne au grade de capitaine. Comme il n'a pas de galon neuf, il en découd un d'une épaule pour l'ajouter aux deux autres [sur l'autre épaule]. Et ce sera un défilé continu jour et nuit des différents chefs de maquis ou agents de liaison SAS. On y voit Manceau et Tristan et c'est d'eux que l'on apprend la suite de Saint-Marcel où ils sont allés avec des Allemands le lendemain de la bataille. Fay et Elwes y camperont (au Quénelec) un certain temps et n'abandonneront pas certains de leurs travers ou coutumes anglais. Fay prend son bain tous les jours. A défaut de baignoire, l'auge des cochons en remplit l'office. Mais que dire quand quelques jours après son départ, son ordonnance arrive seul. On craint un coup dur, on s'attend au pire. Non Fay est à telle ferme. Il attend, car il a oublié l'adresse à laquelle il devait se rendre pour prendre l'avion qui le conduirait en Angleterre !

Et les officiers paras arrivent toutes les nuits pour prendre des ordres. C'est Skinner, l'intarissable bavard, que Taylor est chargé d'accueillir à 3h du matin. Il n'est pas simplement bavard, il travaille, et bien... Tout autour de Vannes, il a monté/organisé avec les FFI un noyau pouvant agir quand le moment sera venu. Navré d'être obligé d'obéir aux ordres de Marienne qui veut rassembler le plus de SAS autour de Plumelec, les Allemands ayant fait une telle hécatombe dans le coin qu'il est peu probable qu'ils continuent leurs recherches dans le secteur. Le risque était grand mais cela aurait pu réussir.

D'autres comme Botella et Lasserre dans les Côtes-du-Nord ont rassemblé des FFI et leur font l'instruction. Ils estiment que les services qu'ils rendent justifient un refus de rejoindre [Marienne].

La radio marche sans arrêt. Pas de temps pour la déplacer (même quand la voiture gonio passe sur la route en bas), comme le voudrait la plus élémentaire prudence. Le temps presse et chaque minute est remplie au maximum. Jamais je n'aurai eu l'impression de servir avec autant d'intensité qu'à cette époque. Illusion, certes, mais le fait de participer à quelque chose de sérieux, d'y avoir vraiment un rôle, de ne pas perdre ne serait-ce qu'une minute, c'est une sensation jamais retrouvée depuis. Vu à retardement, c'est risible, mais je me rappellerai toujours ce moment, huit jours après mon arrestation, où j'ai vu et lu l'anéantissement de tout ce travail. Cela a été un effondrement.

La prudence : petit à petit, elle disparaît du vocabulaire par la force des circonstances. Marienne, qui s'est révélé à Saint-Marcel un bagarreur de premier ordre, se montre après un chef et organisateur sans égal. Pour ceux qui l'ont connu avant, ce que je vais écrire pourra paraître inexact ou forcé. Je ne l'ai connu qu'à cette époque, là où il a vraiment donné toute sa mesure ; à tel point qu'il planait au-delà de toutes les contingences, obligeant par son exemple ses hommes à donner non seulement le meilleur d'eux-mêmes, mais au-delà. Pour eux, c'était un Chef, ils craignaient le moindre reproche, même muet. Ses officiers eux-mêmes en subissaient l'ascendant. Pour lui, il n'y avait qu'un but à atteindre : « chasser le boche ». Rien d'autre que cette perspective ne comptait. Il était sans pitié pour la moindre faiblesse, l'impossible, il l'obtenait. Sa foi était communicative ; à certains moments, il donnait l'impression de ne pas appartenir à notre monde ; c'était un mystique. De sa personne, il ne se souciait pas : 2 ou 3 heures de sommeil par nuit et encore sur la terre nue... la paille ou le foin pour les hommes. Aux repas, quand il en prenait, il touchait à peine, à tel point que personne n'osait manger à sa faim. Comme à la fin, quelques heures avant mon arrestation, je m'étonnais près du groupe d'officiers de leur manque habituel d'appétit, Martin m'a avoué : près de Marienne, on n'ose pas. Il a l'air de vivre de l'air du temps ; et cet air était glacial, il pleuvait.

Pas le temps, non, même de se raser. Une journée, il est resté avec une joue barbue et l'autre nue. Le vieil Alexandre, après chaque départ, lui apportait de l'eau chaude pour la barbe (dans une cafetière en porcelaine), mais en même temps un autre visiteur arrivait et le travail remettait à plus tard la fin de l'opération.

Son frère ? Nous sommes bien amusés à l'époque de cette histoire, d'autant qu'elle n'a pas eu de suites fâcheuses. Un garçon d'une vingtaine d'année circulait dans le pays et se faisait passer pour le frère de Marienne. Cela lui donnait droit sans nul doute à des avantages de toutes sortes. Le seul nom ouvrait toutes les portes et il en profitait. Que faire ? Il faut l'arrêter. Interrogatoire. Il s'appelle Marienne et il est difficile d'en tirer beaucoup plus. Espion ? Simple d'esprit ? Difficile à dire. En le relâchant, il risque de dénoncer aux Allemands le signalement de bien des gars paras et maquisards. Le fusiller ? Aucune preuve sinon ses escroqueries. Marienne décide de lui laisser la vie sauve : « Après tout c'est mon frère » ! Le garder prisonnier – mais c'est tout un problème, quand les décrochages se succèdent, quand tous nous couchons souvent à la belle étoile. Provisoirement, il est gardé les pieds enchaînés à un arbre. Et puis comme sa surveillance pose trop de problèmes – il y a déjà si peu d'hommes pour assurer le guet –, il prend la garde à son tour. J'ignore ce qu'il est devenu par la suite.

Les journées sont dures et énervantes pour les uns est pour les autres, en attendant la bagarre. Si Martin et Marienne n'ont pas une minute pour respirer, les autres officiers et hommes se rongent dans l'inaction. Il y a les quarts de plus en plus sérieux et renforcés, surtout la nuit, par crainte d'une surprise et ils sont peu nombreux pour assurer la relève. C'est fastidieux. Le reste du temps, se terrer dans la boue et attendre. Je revois Taylor dépérissant dans l'inaction, gêné par sa trop grande jeunesse. Devant ses hommes, il laisse pousser sa barbe pour se vieillir et ne se déchausse pas pour dormir, car ses chaussettes sont trouées. Devant Marienne, il est intimidé, glacé, persuadé que ce dernier ne lui fait pas confiance. Et par nos différentes discussions sur les patrons d'opérations, je sais le contraire. Il le considère comme un officier de valeur. L'un a trop de travail et ne s'arrête pas à des détails, l'autre ne sait que faire. Seule la bagarre le rendra à lui-même et il se ronge d'ennui. Il sera tout heureux de pouvoir venir bavarder et prendre ses repas avec nous pour se sentir moins seul. Il a suffi que j'en dise un mot à Marienne pour que celui-ci fasse le nécessaire. Tout simplement, il n'y avait pas pensé.

Certes, il exigeait beaucoup de tous ceux qui l'entouraient et je ne pense pas qu'il ait beaucoup complimenté ceux pour lesquels il avait une véritable estime, pas plus qu'il n'acceptait les compliments. Mais c'est toujours avec une grande politesse qu'il a traité et remercié ceux qui rendaient de menus services.

D'une sensibilité extrême, mais qu'il cachait jalousement. A chaque annonce de perte d'un de ses hommes, qu'on lui avait signalées par les différentes liaisons, son regard s'assombrissait et son visage se figeait : une raison de plus de poursuivre la lutte avec plus d'acharnement. Officier, il était conscient de son rôle et tenait à être un exemple. Rompu aux méthodes modernes de combat qu'il savait mieux que personne utiliser, c'était pourtant à un chevalier du Moyen-Age qu'il pouvait se comparer. Il en gardait l'esprit, la conception de l'Honneur. Il aurait été incapable d'une manœuvre qui ne soit pas fair play, même pour « sauver » des camarades. La guérilla, bien sûr, mais avec son code établi implicitement. Pas plus qu'il n'a jamais voulu abandonner son uniforme, même pour simplifier certaines opérations.

Parfois un sourire, un rire lui découvrait les dents, étrécissait ses yeux qui n'étaient plus qu'une fente oblique et accentuait sa ressemblance avec un chef maure.

Le cahier bleu – doublé bien vite par le cahier orange.

Où est la prudence des premiers jours où les messages se camouflaient sur petit format, en code très souvent, dans les endroits les plus inattendus. Mais il y a un temps pour tout. Le premier était dépassé, le second pressait. Il fallait établir un plan des opérations et connaître ceux chargés de l'exécution. Le tout consigné non pas au hasard mais d'une façon pratique et claire, d'où ce cahier d'écolier et ce fameux stylo Parker, don d'une personne du pays. C'était d'abord tous les bataillons FFI avec le nom de leur commandant, leur lieu de ralliement, puis ceux des SAS, avec l'emplacement de leur PC futur, des dates, des points de repère,

que sais-je ?

Il était question à l'époque d'un débarquement dans la presqu'île de Rhuis ; des contacts avaient été pris en conséquence du côté de Vannes d'une part, des Anglais d'autre part.

Chaque officier SAS avait reçu à cet effet une copie de l'emplacement et des ordres le concernant. Mais Bourgoïn, par exemple, devait prendre connaissance de l'ensemble, donc c'était le cahier qu'il fallait transporter. D'où la nécessité de refaire un double pour l'avoir sur place. Et ces cahiers circuleront sans accroc. Il faudra l'arrestation de Marienne et la découverte de ce cahier qu'il gardait sur lui, quelques jours avant la mise en action du plan prévu, pour que tout le travail soit anéanti. Le cahier bleu a été la perte d'un certain nombre de FFI en particulier, qui n'avaient pas été prévenus. Quant aux SAS, ils ne devaient rejoindre les positions marquées qu'à une date ultérieure. Ce cahier, je le retrouverai entre les mains des Allemands huit jours après mon arrestation. Je l'aurais reconnu entre mille et je le connaissais par coeur.

Puech-Samson, le jour où je pris contact avec lui, souffrait encore de sa blessure à la cuisse et se méfiait des nouvelles têtes. Malgré le mot de Marienne avec les mots de passe de plus en plus nombreux, malgré la présence chez lui de René [Bern ?] qui me connaissait fort bien et se portait garant pour moi, il se montre méfiant et ne donne pas de détails sur les renseignements que je lui demande. De Camaret se montrera également méfiant et peu loquace. Je le retrouve après bien du mal et de fatigue chez Carné, le maire de Glénac. Evidemment ma mine n'inspire pas confiance. Je suis fourbue, tremblante de fatigue et sans doute de faim inconsciente. Il est 4h ou 5h du soir et depuis 5h le matin, je pédale sans arrêt. Ma présence dans ce château d'où viennent de sortir des invités souriants et élégamment habillés, est insolite. Là aussi, le billet qu'il me remet est laconique et répond mal aux questions posées par Marienne. L'espionnite sévit et gêne notre action.

Mais dans les autres groupes, je suis accueillie avec une joie si évidente que la chaleur de l'accueil efface pour un temps la fatigue. C'est un des à-côtés du métier d'agent de liaison. Nous sommes les confidentes tout désignées, puisque notre présence si brève ne gênera pas ceux qui dans un moment de cafard vous auront avoué leur rancœur, leurs faiblesses. Et puis les messages sont brefs. Pour un mot, il est facile d'arrondir les angles. Il faut pouvoir déceler chez chacun l'atmosphère qui y règne pour y remercier si possible. Nous sommes le seul contact et il doit être efficace.

Bien sûr, nous sommes toutes novices dans ce genre de travail et quelques leçons élémentaires auraient évité des tâtonnements ou des erreurs qui ont coûté la vie à quelques-unes. Le rendement en tout cas eut été meilleur, mais il ne pouvait en être question.

Instruite par l'expérience et forcée par la nécessité, je transporte toutes mes richesses sur moi. Pas difficile d'ailleurs. Après Saint-Marcel, mon sac à dos a disparu. Pour ne pas m'en encombrer, je l'avais confié pour qu'il soit mis en sûreté, ne gardant sur moi qu'une carte d'identité, pas même d'argent. Et puis il a été si bien caché qu'il doit y être encore ! Avec le 6/35 que je suis obligée de camoufler, c'est quelque chose en moins à transporter.

Je me suis résignée un jour de rafle à Saint-Aubin à le cacher provisoirement dans un tas de bois pour passer le barrage allemand. Sure de n'avoir rien de suspect, je présente avec assurance aux deux feldgendarmes ma carte d'identité et m'aperçois stupéfaite qu'à l'intérieur j'ai laissé celle FFI avec le numéro d'immatriculation, le faux nom, le bataillon, etc.

Une demi-seconde et je l'enlève négligemment pour que ce papier ne gêne pas l'examen. J'ai dû agir avec suffisamment naturel puisqu'ils n'y ont rien vu de suspect, mais j'ai eu chaud. Et ces contrôles seront de plus en plus sévères. Au bout de quelques jours, j'ai pu me procurer une brosse à dent, du dentifrice, un peigne en bois : je ne m'en séparerai plus et à chaque départ, même pour quelques heures, je les fourre dans les poches de ma canadienne. En attendant mieux, j'emprunte au hasard des chemins et des fermes un peu de savon pour une toilette qui sera malheureusement pendant tout un mois extrêmement sommaire.

Je suis la seule femme parmi tous ces hommes et si les fermiers font le nécessaire et trouvent normale que les hommes se lavent près du puits torse nu, ils ne comprennent pas que j'en ferais autant, si je le pouvais.

J'ai bien essayé de demander de l'eau à cet effet au Quénelec, mais on ne se lave qu'à l'eau chaude, n'est-ce pas ? Pas question de me donner de l'eau froide. J'ai dû me débrouiller avec une casserole d'un litre d'eau bouillante dans un grenier, près de l'entrée duquel Marie-Thérèse (?) de passage montait la garde. Quand c'était possible, un bain de pieds dans un ruisseau rencontré sur ma route.

Marie ? Irène ? Que sont-elles devenues ?

La première a été prise au lendemain de Saint-Marcel avec toutes les archives de l'état-major FFI dans ses sacoches. Depuis, personne, je crois, n'a eu de ses nouvelles.

Irène aussi a disparu le même jour. Je suis la seule, je crois à l'avoir aperçue sur le canal du côté de Josselin. Je ne la connaissais pas, mais elle savait qui j'étais sans doute, puisqu'elle m'a abordée en me disant : « Je suis Irène. Je sais que je suis recherchée, mais avec des lunettes noires et une nouvelle teinte de cheveux (un magnifique auburn), ils ne feront pas le rapprochement. Elle portait un short marron, un chemisier blanc, et m'avouait que les messages étaient glissés dans la ceinture de son short. Etait-ce elle ? Je me le demande maintenant puisque personne ne semble l'avoir revue.

Agent de liaison ! A l'époque, j'enrageais de me voir classer dans cette catégorie. Combattante, je l'étais, et je voulais le rester. En attendant mieux, je ne refusais pas de rendre service, il n'y avait rien d'autre à faire, mais je voulais l'assurance qu'en cas de coup dur je pourrai de nouveau y prendre part. Quant au titre de secrétaire dont je me suis vue affublée pour avoir en particulier tenu les dossiers de Marienne, rien ne pouvait m'être plus désagréable.

Le décrochage du Quénelec devenait urgent. Les mailles du filet se resserraient. Patrouilles de plus en plus serrées. Les messages radios affluaient, puisque c'était le seul poste disponible dans un grand rayon.

Transmission des coordonnées de dropping zone, parachutage, etc.

Marienne avait réussi à voir les différents chefs de bataillon FFI, soit personnellement, soit par personne interposée, et évalué ce que chacun pouvait fournir comme hommes, matériel et efficacité. Les méthodes de combat étaient bien différentes entre ce jeune capitaine au courant des méthodes et armements les plus nouveaux, et ces commandants d'un certain âge déjà qui travaillaient, non sans mérite, avec les moyens du bord et les instructions de 40. Mais ces prises de contact étaient efficaces de part et d'autre.

Donc nous quittons de nuit cette retraite provisoire pour Kérihuel, où nous arrivons en fin de nuit pour nous reposer quelques heures, entassés dans un grenier étouffant. De bon matin, il faut s'organiser. Déjà les radios montent leurs tentes. Il y a là le Dr André Mahéo. Et c'est avec eux, Taylor, Marienne et Martin qu'avant de partir (pour ne plus revenir), qu'en guise de petit-déjeuner, nous nous partageons une omelette aux champignons. Depuis, je n'en ai jamais mangé sans ressentir une crispation faite d'angoisse, sans revoir d'une façon extrêmement nette, comme un tableau, l'emplacement des lieux tels que jamais plus je ne les reverrai puisque tout a brûlé.

Je n'ai plus de vélo. Celui dont je me servais et qui appartenait à Georges Le Berd a été prêté pour une liaison à un petit gars qui n'est pas revenu. Quelques jours plus tard, je reconnaitrai ce vélo parmi beaucoup d'autres dans la cour de la prison. André m'accompagne jusqu'à une ferme un peu plus bas pour en emprunter un au fermier. Lui d'ailleurs partait dans une autre direction et ne retournera pas à Kérihuel. Je n'ai pas de temps à perdre. Il faut prévenir un certain nombre de personnes du changement de lieu. C'est d'abord Bourgoïn à Guillac, j'ai du mal à le retrouver dans les camps car il doit sans cesse changer de place. Près de lui, le commandant Brunet. L'un et l'autre renouvellent les conseils de prudence et au sujet de mes vêtements, Brunet (2e Bureau) me dit : « Vous feriez bien de trouver autre chose, car cet uniforme commence à être inquiétant “(Je porte la jupe et la canadienne des Centres de jeunesse). Il ne pensait pas que ses craintes seraient justifiées : moins d'une heure après les avoir quittés, barrage : vérification des papiers. Tous les passants sont arrêtés sans distinction et attendent sur le bord de la route l'arrivée d'un gradé qui procède à une fouille et à un interrogatoire rapide.

Pas de message sur moi, mais une carte d'état-major de la région et de l'argent parachuté (1 500 francs environ) – que Marienne m'avait obligée à accepter et qui devait servir à l'occasion à quelques achats pour

les uns ou les autres –, ma carte d'identité. Je croyais donc m'en tirer encore, mais cette fois les trois choses combinées leur ont paru suspectes. En particulier ma carte d'identité que je croyais devoir me donner bon alibi. J'ignorais à ce moment-là le coup dur des paras à La Grée-de-Callac et au Centre de jeunesse. Donc pour complément d'information, je dois rejoindre Josselin dans une de leurs fameuses tractions, pendant que la bicyclette était transportée en camion. Et là, dans une salle, je retrouverai entre autres Madeleine Rolland et René Le Touzic. Je ne les connaissais à l'époque ni l'un ni l'autre, eux si. Mais de toute façon, le silence est d'or.

Et ce sera le début d'une longue série d'interrogatoires. Aimables mais coupés de menace au début. Ils n'ont aucune vraie charge contre moi, du moins je le pense. Puis à cause de ma qualité d'ancienne d'assistante de jeunesse, ils s'orientent vers une fausse piste. Pendant cinq ou six jours, ils chercheront sans être satisfaits. Pourquoi veulent-ils que je sois anglaise ou russe parachutée ? Je ne l'ai pas su. Mais au bout de six jours, autre tactique et changement de programme. J'ai déjà eu un choc en arrivant dans cette sorte de salle d'attente des supplices. Sur une table étaient étalés en évidence le fameux cahier bleu, une carte d'état-major, que je reconnaissais. C'était celle que j'avais un jour laissée à Marienne, qui n'avait que les cartes anglaises pas toujours justes et moins pratiques. A ce moment-là, seuls quelques emplacements étaient pointés légèrement. Mais là, au crayon rouge, il y avait, reportées, toutes les indications du cahier. La carte découverte sur moi par un heureux hasard -ou plutôt sciemment - ne portait aucune indication. Elle m'avait été donnée quelques jours avant mon arrestation par quelqu'un chez qui je m'étais arrêtée pour demander mon chemin.

Et éparpillées, des feuilles dactylographiées : la traduction du cahier. Il était facile de le deviner par la grandeur des alinéas, les noms de villages et ceux des personnes.

Et les séances de torture ont commencé. Au fond, je commençai à me demander pourquoi jusqu'ici j'avais été épargnée. Madeleine Rolland entrait tous les jours de l'interrogatoire et je savais par elle à quoi je pouvais m'attendre. Seules toutes les deux, nous bavardions, d'ailleurs qu'aurions nous fait d'autre ?

Parfois, par les fenêtres, nous pouvions échanger quelques paroles avec les hommes prisonniers au-dessus de nous. Et charitablement, au bout d'une ficelle, ils nous passaient quelquefois une cigarette allumée : quelques-uns d'entre eux – les moins compromis – travaillaient au dehors et sur le parcours, une cachette avait été aménagée, dans laquelle eux pouvaient rafler au passage saucisson, cigarettes ou autres douceurs, suivant les jours et les possibilités. Nous n'avions pas cette ressource.

Côté matériel, nous aurions pu être plus mal et la nourriture excellente, tant que les Allemands nous permettraient de la recevoir du dehors. Les habitants de Josselin soignent leurs prisonniers, ils y ont d'ailleurs beaucoup des leurs.

La Croix Rouge est active. Nous aurons droit un jour à la visite de ces dames, dont la présidente, la duchesse de Rohan, et une jeune fille, depuis religieuse, qui s'est dévouée énormément pour les prisonniers. Je réussis à lui glisser un message aussi peu compromettant que possible, à l'adresse d'un commerçant de Saint-Jean-Brévelay qui, je l'espère, le fera parvenir à Marienne ou à quelqu'un du groupe pour les rassurer. Je saurai plus tard que c'est Guimard qui le recevra, ce commerçant étant déjà arrêté, le groupe Marienne anéanti.

Le 14 juillet, nous le fêtons par un repas plus soigné et un drapeau tricolore que nous épinglons sur un rebord de table de façon qu'il soit en évidence pour nous, mais hors de vue des gardiens. Ce drapeau est un billet de 5 ou 10 francs parachuté, portant le drapeau français. Comment celui-ci a-t-il échappé à la fouille ? Je sais l'avoir retrouvé au fond d'une de mes poches et pour toutes deux, il a valeur de symbole. Malheureusement, un jour, nous nous apercevrons de sa disparition. Je suppose qu'au cours d'un examen plus sérieux de notre cellule, un gardien l'a trouvé ? Mais ni les gardiens, ni les feldgendarmes n'ont fait de commentaire à ce sujet.

Le moral est bon, excellent même. Je dirai que les tortures, la certitude de la mort, le renforcent. Le Touzic, un para, même après ces interrogatoires où il n'a pas été ménagé, avait toujours la blague aux lèvres et nous raconte dans un argot savoureux les derniers potins. C'est lui qui, le jour où j'ai retrouvé Puech-Samson, a rencontré sa femme par hasard. Elle s'était réfugiée dans la région de Josselin. Leurs retrouvailles auront été brèves et combien plus dure la séparation. Georges Le Berd, si jeune, si bouillant d'enthousiasme, ne se fait

pas d'illusion sur son sort. Il sera fusillé avec ses camarades.

La prison, la torture... Je m'en faisais une idée par ce que j'avais entendu, en particulier de la bouche de ceux ou de celles qui en étaient revenus. Il était préférable de savoir d'avance les moyens employés pour vous arracher malgré vous des aveux.

Je me savais désarmée d'avance s'ils employaient ces piquûres dont on parlait et qui vous obligeaient à parler sans que vous vous en rendiez compte. En Bretagne, ils n'avaient pas l'air d'utiliser cette méthode. Dans ce cas, une seule solution, le suicide par n'importe quel moyen.

Mais les autres tortures ? Après la première séance, j'étais rassurée. Je savais que je tiendrai. Ce n'était pas une présomption. C'était une certitude, comme il y a des grâces d'état – et ceci dans le sens le plus large du terme. On a parlé aussi d'humiliation pour ceux qui en étaient l'objet. Pour ma part, je n'en ai pas ressenti. J'étais à ce point détachée à faire le vide dans mon esprit pour que pas un mot ne passe que le reste passait au second plan. Mais la torture est une dégradation pour ceux qui l'ordonnent aussi bien pour ceux qui l'exécutent, et le seul sentiment que m'inspiraient et m'inspirent les tortionnaires, c'est le mépris.

Combien de fois ai-je désiré l'évanouissement, pour oublier un peu, me reposer. Mais à l'époque, j'avais le cœur solide.

Le plus dur ? Le jour sans doute où, après d'odieuses séances de torture, deux maquisards ont avoué me connaître. Impossible de leur en vouloir. Mais le cas de conscience était épineux : si je niais tout en bloc, ils en subiraient les conséquences. Quant à avouer, il n'en était pas question. D'ailleurs, l'un d'eux, je ne le connaissais pas. Mais lui donna des précisions écrasantes sur ma présence à Saint-Marcel, l'autre près de Marienne au Quénelec. Moments pénibles que je préfère oublier. J'entendrai toujours ces paroles dédaigneuses, atteignant ma fierté de Française : « Pourquoi vous obstinez-vous à vous taire ? C'est un officier français, et pourtant il a parlé. »

Le plus difficile est de rester impassible, indifférente. Quand de but en blanc ils m'annoncent au début d'un interrogatoire (le jour où j'avais pu voir le cahier bleu et les papiers) : "Vous savez Marienne est morte", guettant ma réaction, ils sont déçus du : « Ah ? » vaguement interrogateur.

Comme ils ne sont pas à une contradiction près, ils reprendront un moment plus tard : « Le commandant Marienne et le lieutenant Martin sont ici, blessés. Ils vous connaissent bien, etc. » J'essaie de démêler ce qui a pu se passer. Qu'ils aient parlé, l'idée ne m'en vient même pas. Prisonniers ? Morts ? Ce sont deux hypothèses. Pourtant la seconde me paraît la seule possible. Mais comment ? Le Touzic me le confirmera un peu plus tard. Il l'aura su par d'autres prisonniers arrêtés après l'attaque. Mais quels sont les rescapés ? Tous les détails, je ne les aurai qu'en rentrant en septembre, et par Taylor quelques mois plus tard. C'est lui qui m'a assuré que Marienne avait dans la poche de son blouson un papier me concernant. Taylor en avait pris connaissance la veille de l'attaque, et avec des détails ne faisant aucun doute sur mon activité.

24 juillet : un anniversaire original. Au moins celui-ci fera date dans ma vie. Il a fallu que ce soit un Allemand qui me le souhaite au cours du dernier interrogatoire. Interrogatoire n'est pas le terme exact, puisque le jugement était paraît-il prononcé. Encore aurait-il fallu que je connaisse la sanction. Eux n'ont pas jugé bon de m'en faire part. Mais ce jour-là, ces Messieurs étaient réunis autour de leur colonel. Conversation courtoise. Plus question de brutalités, ni en paroles ni en actes. Il eut été de mauvais goût d'y faire allusion. Mais il est beaucoup plus difficile de jouer mon rôle jusqu'au bout, à savoir d'une jeune fille quelconque, un peu naïve, prise comme terroriste alors qu'elle recherche simplement un petit ami disparu depuis les bombardements de Ploërmel. Ce petit ami (elle ne voudra jamais dire son nom, ni son signalement, elle a trop peur pour lui !), dont elle ignorait l'activité, lui a confié de l'argent pour divers achats. Billets parachutés ? Elle l'ignore. Carte d'état-major ? C'est normal pour s'y reconnaître dans tous ces chemins impossibles. Mais à la question posée : « Si on vous libérait maintenant - il n'en est pas question - mais si vous étiez libre, que feriez-vous, maintenant que vous savez ce qui vous attend ? » « Je continuerais ». C'est un aveu. Il n'en avait d'ailleurs pas besoin en examinant ma carte d'identité : "Savez-vous que nous sommes le 24 juillet ? Bon anniversaire, Mademoiselle." J'ai même droit à une cigarette. Dans l'étui, des allemandes, de l'autre, des gauloises. C'est une de celles-ci que je prends. Alors légèrement ironique : "Française jusqu'au bout !"

Puis c'est le départ pour Pontivy. Madeleine Rolland restera à Josselin jusqu'au départ des Allemands qui incendieront la prison. Elle devra la vie à un des gardiens qui, au dernier moment, viendra lui ouvrir la porte. Parmi les hommes, la plupart de ceux qui restent, seront fusillés. Mes compagnons de route ont peu de choses à se reprocher, ou du moins il n'y a pas de preuves contre eux. Ces quelques jours à Pontivy se passent dans l'attente d'un interrogatoire qui n'aura pas lieu, ou d'un jugement. Mais nous sommes sous la garde des Russes. Les hommes sont logés dans une autre partie de la prison et il n'y a pas moyen de communiquer. Dans une cellule près de moi, deux jeunes filles de Pontivy avec lesquelles je peux échanger quelques mots. Par elles, j'apprendrai la présence à la prison de parachutistes avec lesquelles elles ont bavardé à travers les cloisons (elles ont changé de bâtiment depuis). Il s'agit entre autres de Skinner, cela je ne le saurai que plus tard. Mais eux devaient connaître mon arrestation, puisqu'ils essayaient de savoir si je ne me trouvais pas à Pontivy.

Puis départ à l'aube. Oh ces aubes de guerre ! Prisonnière ou non, elles m'ont toujours été pénibles. Destination inconnue. Fuite devant l'avance américaine.

A Savenay, nous saurons que nous venons de manquer le convoi sur Compiègne. Et si quelqu'un est ennuyé, c'est le commandant du camp de Savenay qui ne sait que faire de ces prisonniers qu'il n'attendait pas. Il n'a pas d'ordres. Quand il en aura, ce sera celui de nous fusiller. Heureusement, il n'en tient pas compte. A l'époque, il mettait en balance les risques courus : d'un côté, un ordre qui aurait très bien pu ne pas arriver, de l'autre la proximité des troupes alliées et les représailles en cas de fusillades de prisonniers dont les dossiers ne lui avaient même pas été transmis. A différentes reprises, nous saurons qu'il hésite – par les mines des gardiens.

La population est chargée de nous nourrir. Pendant les premiers jours, nous ne nous plaignons pas ; mais les gens se lassent... Que dire de la Croix-rouge ? En particulier les femmes – nous étions trois – étions assimilées aux prisonniers de droit commun et à travers les barbelés nous avons surpris des réflexions qui ne faisaient aucun doute sur les sentiments de sympathie qu'elles nous portaient. C'était réciproque.

Après Savenay, Montoire-de-Bretagne et de nouveau Savenay, où ont lieu de nouveaux interrogatoires. Par ceux qui passent les premiers, nous obtenons des tuyaux : il y a mésentente entre ces feldgendarmes et ceux de Josselin, Pontivy, etc.

Les dossiers leur ont été remis avec retard. Nous en serons les heureux bénéficiaires. Pour ma part, j'en ferai mon profit. Dès le début de la lecture du procès-verbal transmis, je relève une erreur, sans aucune espèce d'importance d'ailleurs, mais qui me permet plusieurs fois de rectifier à mon avantage un certain nombre d'autres supposées. Et « ils marchent à fond ». Cette fois, je signerai le procès-verbal en français et sur lequel ils n'ont vraiment pas grand-chose à me reprocher. Comme nous sommes tous dans le même cas, ils décident « généreusement » de nous libérer, en même temps qu'ils permettront à un certain nombre de réfugiés de regagner l'autre côté des lignes.

Ah ! Cette libération dont nous avons tant rêvé. Peut-il y avoir quelque chose de plus absurde. Pour ma part, quelle amère déception. Prisonniers des Américains, voilà ce qui nous attendait, pendant que les réfugiés étaient laissés libres immédiatement, sans fouille, sans examen. Malgré les renseignements que nous leur apportions sur certains d'entre eux, dont ils ont reconnu l'exactitude trop tard. Les personnes en question n'avaient pas attendu huit jours à Saint-Etienne-de-Montluc. Les hommes, eux, erreront trente jours avant qu'on ne les libère.

Nous étions gardées par des soldats français nord-africains, dangereux parce qu'ils ne connaissaient que la consigne, – et naïvement, dans un français petit nègre –, ils nous faisaient comprendre qu'après tout nous n'avions pas à nous plaindre : celles qui nous avaient précédées avaient eu le crâne tondu... Bien sûr, c'était flateur d'être comparées à cette catégorie !

Nouveaux interrogatoires par des officiers français. Je perds patience devant leur peu d'empressement à nous libérer, malgré toutes les preuves, références, témoignages fournis. « Si vous croyez que c'est drôle pour nous ! » Evidemment c'étaient eux les plus à plaindre, j'aurai dû le comprendre. Enfin, le 8 septembre, je suis libre. Retour à Vannes après un arrêt de quelques jours à Nantes. Rien n'est comme je l'avais prévu. Mais pourquoi se faire des idées fausses ?

Joie des camarades retrouvés. Plutôt que de demander le nom des morts, il y en a trop, je préfère demander ceux des vivants et je me réjouis de pouvoir retrouver tel ou tel d'entre eux que je croyais disparu... Heureusement, il y a encore du travail : Saint-Nazaire, Lorient.

J'aurai la chance de pouvoir continuer jusqu'au 23 novembre, où je me ferai reprendre au Vieux Passage, pour être relâchée le 4 janvier 1945.

Suite et fin : vous apprécierez le condensé de la dernière page. Au fond, ça ne présente guère d'intérêt, en particulier pour votre livre, et j'en ai assez de remuer des cendres."